

LA FIN DE CHÉRI DE COLETTE : MOURIR APRÈS LA GUERRE (1914-18)

Flavie Fouchard
Universidad de Sevilla

Resumen

En este artículo, tratamos de analizar la crisis que atraviesa el personaje de Colette, Chéri, a su vuelta de la guerra. Si su existencia parece cambiada por el conflicto, el cual Colette describe a pinceladas a lo largo de un relato sombrío y sin complacencia por la sociedad de los Años Locos, estaba ya en crisis antes de la guerra. La ruptura con su amante Léa hundió a Chéri que no consigue volver a encontrarle el sentido a la vida a pesar o a causa del tipo de vida que se lleva después del conflicto. La crisis de Chéri evidencia, a través de su mirada, los claroscuros de dos épocas míticas: la Belle Époque y los Años Locos.

Resumé

Dans cet article nous analysons la crise que traverse Chéri, le personnage de Colette, à son retour de la guerre. Si son existence semble avoir été bouleversée par le conflit, que Colette décrit en filigrane tout au long d'un récit noir et sans complaisance pour la société des Années Folles, on se rend vite compte qu'elle était déjà en crise avant la guerre. La rupture avec Léa a anéanti un Chéri qui ne réussit pas à retrouver de sens à la vie en dépit ou à cause du genre de vie qui a cours après le conflit. La crise de Chéri, à travers son regard désabusé, permet alors d'entrevoir les failles de deux époques mythiques, la Belle Époque et les Années Folles.

*Non, je ne comprends pas que nous
vivons un temps magnifique, une aube
comme ci et une résurrection comme ça*
(Colette, 1991, 209).

En 1926, avec *La Fin de Chéri*, le lecteur retrouve le héros de l'un des plus grands succès de Colette, tant auprès du public que de la critique, après six ans d'absence. En lisant la première phrase, « Chéri referma derrière lui la grille du petit jardin et huma l'air

nocturne » (Colette, 1991 : 174), il ne peut s'empêcher de se demander si cette grille est la même que celle que le jeune homme ferme, éprouvant une intense libération, en sortant de chez Léa dans le dernier paragraphe de *Chéri* : « Chéri reprit son chemin vers la rue, ouvrit la grille et sortit » (Colette, 1984 : 828). Il saura vite qu'il n'en est rien : Chéri, ce jeune bourgeois aux origines obscures, très riche, qui quittait ainsi son amante, Léa, une courtisane du demi-monde de vingt-quatre ans son aînée, aux alentours de 1913, ferme symboliquement la porte de sa « maison vide et illuminée » qu'il a du mal à retrouver après son retour de la guerre en 1919. Conjuguant les effets de la guerre et de la rupture avec Léa, *La Fin de Chéri* s'inscrit dans la lignée des récits qui traitent du retour du soldat au foyer et, d'une certaine façon, dans celle de la littérature dite de « l'inquiétude », qui se développe dans les romans d'après-guerre à partir de 1923, du fait d'une nouvelle génération d'écrivains comme Cocteau, Éluard, Soupault, Drieu La Rochelle, qui se choisissent vite un sujet de prédilection : « le jeune homme d'après-guerre » (Crémieux, 2011 : 73). Dans ces romans, celui-ci est désespéré et désorienté et subit une véritable crise de la volonté, vite reconnu comme un nouveau « mal du siècle » selon Marcel Arland (*NRF* de février 1924), quelque peu discrédité toutefois à cause de l'abondance de la production qui en a découlé : « Il est devenu banal de dire que l'inquiétude a été une forme de romantisme exaspéré » (Crémieux, 2011 : 45). Or, par rapport à cette production, *La Fin de Chéri* peut se distinguer par plusieurs éléments : pour commencer, il inscrit le retour de la guerre de Chéri dans une vie déjà désœuvrée avant celle-ci. Chéri, qui avait vingt-quatre ans au moment de l'entrée dans le conflit, était en effet oisif et attardé dans l'adolescence. Une vie différente, par exemple, du soldat bleu de Mitsou qui sortait du lycée au moment de la mobilisation générale l'Il menait une vie bien différente de celle du lieutenant bleu de *Mitsou*, plus jeune à l'entrée en guerre : « Mitsou, nous autres garçons qui avons vingt-quatre ans, la guerre nous a pris à la porte du collège dont nous sortions. [...] mettrai-je à vos pieds un lycéen vieilli ou un homme trop jeune qui sera comme un fruit dessaisonné – mûri d'un côté, vert de l'autre ?... » (Colette, 1986 : 683).

Or, c'est dès *Chéri* que le thème du désœuvrement, de l'indifférence, du narcissisme masculin et de la difficulté à passer à l'âge adulte, traités par des auteurs comme Giraudoux en 1911 avec *L'École des indifférents*, ou Colette elle-même avec ses premières ébauches de *Chéri* en 1912, est présent. Comme si, dans l'univers romanesque de Colette, l'inquiétude masculine était déjà présente avant la guerre et que celle-ci n'avait fait que la révéler. De fait, Marjolaine Forest montre que le mal être de Chéri dans le premier roman est caractéristique du mouvement de remise en question de la masculinité qui intervient au tournant du XIXe siècle et qu'étudie Annelise Maugue dans *L'identité masculine au tournant du siècle* (11).

Ainsi, si Colette observe les changements imposés par la guerre à ce jeune homme entrant dans la trentaine, l'inquiétude est toutefois différente de celle vécue par la génération d'écrivains de l'immédiate après-guerre qui n'ont pas participé au conflit ; d'autant plus que Colette appartient à la génération de 1870, cette génération qui constate le bouleversement du monde tel qu'il était avant la guerre. Elle ne vit pas l'inquiétude de la jeunesse à la première personne et au contraire, semble mettre en scène, avec la mort de Chéri, la mort d'une époque que les quatre années de guerre ont reléguée à un passé mythique pour ceux qui ne l'ont pas vécue ou étaient trop jeunes pour s'en souvenir. Quant à ceux, comme Chéri, Léa et Colette qui lui doivent leur jeunesse, il ne leur reste que les souvenirs, la résignation ou la volonté de ne pas y survivre.

Chéri « avant la guerre » : ambivalences de la Belle Époque

Avant d'analyser les changements que la guerre a supposés pour Chéri, nous voudrions revenir sur sa caractérisation avant cet épisode car elle marque un contraste très fort du fait de la prise de conscience de Chéri au fil du roman. Comme après toute crise, le regard rétrospectif du héros s'attache à dégager une continuité dans l'enchaînement des événements, un sens qui lui révèle les raisons de sa transformation, ou tout du moins son processus. La confrontation avec les fréquentations du passé contribue en grande partie à ce mouvement introspectif pour Chéri qui, face à Desmond, un ancien complice de sa vie nocturne d'avant guerre, retrouve son ancien reflet : « Avant la guerre... Avant la guerre j'étais... un gosse de riche -j'étais un riche, quoi » (Colette, 1991 : 189). Un riche indolent, beau et méchant, sarcastique, orphelin de père, élevé par une mère peu affectueuse et riche, et côtoyant le demi-monde et tout un entourage caractéristique de certains milieux de la Belle Époque dont il se souvient amèrement :

Il pressait son passé, exprimait un reste de suc sur son désert présent, ressuscitait, inventait au besoin sa princière adolescence modelée, conduite par deux grandes mains de femme, amoureuses, prêtes à châtier. Longue adolescence orientale, protégée, où la volupté passait comme un silence dans un chant... Luxe, caprices, cruauté d'enfant, fidélité qui s'ignorait... (Colette, 1991 : 250).

« Luxe, caprices, cruauté », passivité et beauté mêlée de soumission à Léa, adolescence à l'ombre d'une relation dont il ignorait la profondeur jusqu'à sa rupture, provoquée par son mariage arrangé avec Edmée, jeune fille de son âge que la mère de Chéri a choisi pour que son fils passe définitivement à l'âge adulte et cesse sa liaison avec Léa.

L'adolescence de Chéri apparaît déjà comme problématique dans le fait qu'elle s'attarde et ne véhicule aucune valeur vitale positive.

Dans les deux actes que Colette avait commencé à écrire en 1920 sous le titre de *Chéri soldat* et qui lui a probablement servi de modèle pour la rédaction de *La Fin de Chéri*, comme l'indique Jacques Dupont dans la notice du roman, Edmée s'inquiète de la valeur guerrière d'un Chéri à qui le pyjama de soie et les babouches vont si bien. Elle doute de la force de son moral (Colette, 1986 : 858). Léa, quant à elle, possède l'impression que c'est la première fois qu'il va sortir tout seul (Colette, 1986 : 862) et voit la guerre comme l'opportunité de le transformer en homme : « “ Peut-être que la guerre va en faire quelque chose ? ” » (Colette, 1986 : 863). Ce qu'elle regrettait déjà de ne pas avoir fait dans *Chéri* : « “ Si j'avais été la plus chic, j'aurais fait de toi un homme, au lieu de ne penser qu'au plaisir de ton corps, et au mien ” » (Colette, 1986 : 826). Juste avant le départ, Edmée et Chéri ont une conversation où l'agitation de sa femme fait penser à Chéri qu'elle craint pour sa vie. Elle le détrompe pourtant quand il lui promet de ne pas s'exposer : Edmée n'as pas tant peur qu'il meure, sinon qu'il ne réponde pas aux standards de la virilité attendue chez un homme en cas de guerre : « “ Là-haut, cet après-midi, j'avais inventé une espèce de prière sans adresse où je demandais... que tu ne trembles pas au feu, que tu gagnes des galons, que tu ne rencontres pas là-bas, dans une ville conquise, une très jolie Allemande qui te demanderait grâce en te faisant de jolis yeux...” » (Colette, 1986 : 867). Les attentes sont fortes chez sa jeune femme qui aime Chéri et surtout qui voudrait qu'il reprenne l'Alsace Lorraine, alors qu'il ironise sur le fait que c'est peut-être son mariage qui a provoqué la guerre (Colette, 1986 : 855). Après les élans patriotiques de ces courtes scènes, les répliques sur la victoire proche et facile, la durée de la guerre, courte sans aucun doute, comme elles avaient cours en 1914, le ton de *La Fin de Chéri* surprend par son amertume. Et pourtant Chéri revient décoré de la Croix de guerre (Colette, 1991 : 175) et ayant rempli sur le papier les attentes de ses femmes.

Or, paradoxalement, ce sont ces anti-qualités guerrières qui lui ont permis, avec l'aide également du hasard, de survivre ou du moins de tenir, là où d'autres plus actifs, plus intelligents ont dépéri de l'attente répétée sur le front. Son « oisiveté, si légère avant la guerre » l'a préparé :

Entraîné au loisir par sa vie de jeune homme voluptueux, il avait impunément vu dépérir de mutisme, de solitude et d'impuissance, autour de lui, des compagnons vulnérables et frais. Il avait assisté aux ravages qu'opérait, sur des êtres intelligents, la disette de papier imprimé, comparable à la privation d'un toxique quotidien (Colette, 1991 : 195).

Ainsi, contrairement à ce que pense Desmond, qui incrimine son éducation au milieu des femmes et sa relation amollissante avec Léa quand il s'aperçoit que Chéri se trouve mal (Colette, 1991 : 188), sa vie antérieure lui a donné l'avantage pendant la guerre sur ces « hommes, dits supérieurs, [qui] lui montraient leur délabrement d'affamés » (Colette, 1991 : 195). Les rôles sont inversés et ceux qui théoriquement étaient les mieux préparés pour affronter un autre monde, ne sont pas dans les faits les mieux lotis. Toute la préparation des jeunes gens qui sortaient du collège comme le soldat bleu de Mitsou semble réduite au néant. D'autant plus que les valeurs guerrières et la réalité de la guerre moderne n'ont pas grand-chose à voir avec l'héroïsme, mené à mal par le hasard, complètement étranger à ceux de l'arrière, comme le montre l'attitude d'Edmée qui introduit le récit de l'épisode qui a valu son « ruban vert et rouge » à son mari lors d'un repas important.

Chéri récite sagement son couplet qui fait du soldat mort à côté de lui et qu'il a tenté de ramener un « brave type » alors qu'il lui en veut en vérité d'être mort, comme ça, sur son dos et peut-être à sa place : « Il considérait que le cela ne regardait personne, si le hasard d'une explosion avait jeté, l'un en travers des épaules de l'autre, Chéri vivant et Pierquin mort ». Sous le mensonge de la version officielle, affichée par les décorations, Chéri décèle la part d'ombre de l'héroïsme, la « vérité plus ambiguë que le mensonge » : sa « rancune » envers son camarade qu'il appréciait pourtant avant sa mort (Colette, 1991 : 175). Ce sentiment est impossible à avouer devant la société réunie à sa table par sa femme et sa mère et dont les intérêts sont en jeu, et pourtant Chéri y fait face alors que les officiers présents, « les commandants américains Atkins et Marsch-Meyer, le lieutenant américain Wood », peut-être au fait de ce hasard, ne l'écoutent pas et pensent à autre chose : « Leurs visages de premiers communiant sportifs, leurs yeux clairs, fixes et vides attendaient seulement, avec une anxiété presque douloureuse, l'heure du dancing » (Colette, 1991 : 175). L'insouciance et la frénésie succèdent à la gravité de la guerre ; pour certains, tel Chéri et Desmond, elles l'avaient précédée, ce qui a longtemps terni l'image de la « Belle Époque ». Pour beaucoup, tels ces soldats étrangers, elles deviennent une échappatoire après la guerre :

On dansait au Desmond's, le jour et la nuit, comme on danse au lendemain d'une guerre : les hommes, jeunes et vieux, délivrés du souci de penser et de craindre, vides, innocents, les femmes vouées au plaisir plus grand que la volupté précise : la compagnie de l'homme, le contact de l'homme, son odeur, sa chaleur roboratives, la certitude, de la tête aux pieds éprouvée, d'être la proie d'un homme tout entier vivant, et d'obéir dans ses bras à un rythme aussi intime que celui du sommeil. (Colette, 1991 : 184)

« Qu'est-ce que je fous ici ? » (Colette, 1991, 195)

Chéri revient plus beau de la guerre, son corps d'adolescent tardif s'est changé en corps d'homme : « [m]ince, moins pourvu de chair qu'à vingt ans, mais plus dur et plus ciselé » (Colette, 1991 : 179). Il suscite encore le désir d'Edmée et des femmes qu'il croise dans la rue (qui n'hésitent plus à le manifester¹, ce qui le gêne) mais cela lui est totalement indifférent. Alors qu'il arrivait encore à dévier leur querelle en faisant l'amour avec elle au cours de leur lune de miel, il devient de plus en plus indifférent à ses charmes, et se refuse même à elle (Colette, 1991 : 238), ainsi qu'aux autres femmes². Ce qui n'empêche par Edmée de le traiter en trophée sexuel lorsqu'il passe en visite à l'hôpital pour blessés de guerre où elle est infirmière ce dont il s'aperçoit parfaitement (Colette, 1991 : 194). Il ressent d'ailleurs à d'autres occasions ce sentiment d'être devenu exclusivement « un guerrier », un objet de luxe que l'on pose sur une vitrine pour l'exposé au regard des autres : il est passé de jeune homme riche n'ayant comme occupation que celle de gérer sa fortune, à guerrier qui doit se reposer et ne possède plus de place dans son ancien monde qui a changé. Mais, si Chéri ne trouve aucune amitié secourable à son retour c'est qu'avant la guerre, déjà, ses connaissances n'étaient pas des amis. Sa mère même s'étonne de son changement, de ses réflexions quand il lui dit qu'il ne trouve plus sa place dans ce monde, lui qui était si frivole avant-guerre. Desmond, qui a échappé opportunément à la mobilisation et se fait une belle fortune en administrant un club, entre en compétition avec lui et ne perd pas l'occasion de l'humilier en souvenir de l'ancien temps où il lui était inférieur (Colette, 1991 : 190). La guerre a accentué la distance entre ces êtres de qui il n'a finalement jamais été proche. En partant de chez Desmond il ressent un malaise ancien :

Il emportait un malaise qu'il connaissait trop bien, l'agacement, la gêne de ne jamais exprimer ce qu'il eût voulu exprimer, de ne jamais rencontrer la personne à qui il devait confier un aveu indéfini, un secret qui eût tout changé et dépouillé de son signe néfaste, par exemple, cet après-midi de pavés blanchis, d'asphalte flasque sous le soleil vertical... (Colette, 1991 : 192-193).

Le Chéri 1920 ne pouvait compter que sur Léa. La guerre a matérialisé la rupture entre eux, a définitivement marqué le passage d'un temps paradisiaque qui ne reviendrait jamais : « Léa, la guerre... Je croyais que je ne songeais pas plus à l'une qu'à l'autre, c'est l'une et l'autre pourtant qui m'ont poussé hors de ce temps-ci. Désormais, je n'occuperai partout que

1. Voir quand il marche avec la Copine (Colette, 1991 : 253).

2. Quand Desmond insinue qu'il fréquente des femmes, Chéri pense en lui-même : « Il imagina quelque femme, un corps moite, la nudité, une bouche... Il frémit d'antipathie sans objet, répéta doucement : "Tu te trompes", et remonta dans sa voiture. » (Colette, 1991 : 191)

la moitié d'une place..." » (Colette, 1991 : 272). La guerre a accentué la crise du personnage qui avait déjà échoué dans tous les rituels de passage qui lui ont été imposés : devenir un homme, se marier, être un soldat sans état d'âme.

La guerre achève de faire sortir Chéri du monde, de le couper du présent et de le rendre à son passé : « À maintes reprises, pendant la guerre, en sortant d'un long sommeil sans rêves ou d'un repos à chaque minute rompu, il lui était arrivé de s'éveiller hors du présent, dépouillé de son passé le plus récent, rendu à l'enfance – rendu à Léa » (Colette, 1991 : 196). Dans cette hébétude de la succession des journées sur le front, quatre années passent comme dans un rêve. Désormais hors du temps, Chéri perd sa place dans l'espace et passe son temps à le répéter, dans chaque lieu où il pénètre, il est « à part » (Colette, 1991 : 180) : « “ Qu'est-ce que je fous ici ? ” » (Colette, 1991 : 182) « “ Qu'est-ce que je fais ici ? ” » (Colette, 1991 : 187) « “ Qu'est-ce que je fiche dans tout ça ? ” » (Colette, 1991 : 189). Chéri s'enferme dans un pessimisme dont il ne veut pas sortir. Ce qu'indique clairement sa réaction dans la première phrase du roman. Après avoir refermé la grille, comme nous l'avons vu, il s'exclame : « “ Ah ! il fait bon...” Il se reprit aussitôt : “ Non, il ne fait pas bon ” »³ (Colette, 1991 : 173). Or dans ces processus, il retrouve aussi, sa nature profonde : sa quête de pureté le renvoie à une identité paradoxale. Infantile puisqu'il rêve encore à Léa et à son enfance, mais adulte puisqu'il assume la faillite de son éducation, de ses aspirations et prend la décision de ne pas vivre dans ce monde qu'il ne supporte plus. Identité fidèle et bourgeoise, bien rangée qui l'empêche, même dans le dernier temps de sa descente aux enfers de sombrer dans la drogue. Il retrouve et devient cet être purement instinctuel qui fait de l'amour autre chose que ce calcul permanent entre les deux partenaires :

L'intelligence, chargée d'amender, en la dégradant à petits coups, la splendeur humaine, respectait en Chéri un admirable édifice consacré à l'instinct. Que ne pouvaient l'amour, ses machiavélismes, son abnégation intéressée et ses violences, contre ce porteur inviolable de lumière et sa majesté d'illettré ? (Colette, 1991 : 240)

Épuré par la guerre, renonçant à tout, grandit par son malheur, son absence d'éducation est clairement associée à une « subtilité originelle » présentée comme supérieure (Colette, 1991 : 243), comme si l'intelligence n'avait servi qu'à vouloir masquer la corruption du monde, sa violence intrinsèque, irréductible malgré la civilisation et l'intelligence, et surtout les désirs de pureté ou d'opulence qui ne l'ont pas sauvé de la guerre. L'impossibilité d'envisager le futur pour Chéri : « Le mot “ avenir ” heurta Chéri, qui se tourna vers le point

3. Quand il acceptera le fait qu'il fait bon, en automne, il se laissera mourir après avoir une dernière fois goûté à l'atmosphère agréable d'une après-midi (Colette, 1991 : 248).

que visait Desmond, là-haut, au-dessus de la cour... (Colette, 1991 : 191) ». Victime d'une crise de puritanisme, Chéri renonce à toute relation intime, avec sa femme ou avec n'importe quelle femme et il dénonce l'attitude de ceux qui encouragent cette frénésie pour s'enrichir, gagner de l'argent qu'il a cessé de considérer comme la seule valeur, celle qui régissait pourtant sa vie avant-guerre. Selon lui, l'argent et surtout un nouveau rapport à celui-ci a tout envahi, transformé un monde qui a perdu ses valeurs de respect envers l'homme. La société devient selon lui immorale : « “ J'ai que tout le monde est des salauds ” » (Colette, 1991 : 209). Le recul extrême de sa posture semble lui donner une perspective plus claire sur la possibilité que le monde change, même avec une guerre qui devait tout améliorer, ou tout du moins donner un autre sens à la vie, comme le dit Léa : « “ On vous devait tout, on vous a tout promis, ma foi, c'était bien juste... Et vous trouvez quoi ? Une bonne vie ordinaire ” » (Colette, 1991 : 221). Que reste-t-il de la jeunesse, du luxe facile, de la gratuité et même de l'héroïsme ? La trentaine, les calculs de sa femme et de Desmond, uniquement intéressé par le nombre de bouteilles de champagnes vidées dans son club... Même les tentatives d'aider les blessés de guerre lui paraissent suspectes, notamment celle de sa femme, qu'il attribue peut-être à son attirance pour un docteur de l'hôpital où elle travaille et dont elle est devenue la maîtresse. L'hôpital, lieu intermédiaire entre le front et la vie civile, est vu par Chéri comme l'espace qui concentre la mauvaise fois des civils sur la guerre. Quand il le visite, il parle avec un lieutenant roumain qui lui fait l'éloge de la « pureté paradisiaque de l'hôpital Coictier » (Colette, 1991 : 194). Cette pureté, il la conteste immédiatement :

Chéri escorta Edmée, renfila l'odeur antiseptique qui évoque implacablement celle des corruptions masquées, reconnut un camarade parmi les “ pieds gelés ” et s'assit sur le bord de son lit, en s'efforçant à la cordialité telle qu'on l'enseigne dans les romans de la guerre et les pièces patriotiques. Cependant, il sentait bien qu'un homme valide, échappé à la guerre, n'a point de pareils ni d'égaux parmi les mutilés (Colette, 1991 : 194).

La tentative pour masquer l'odeur appelle inévitablement l'idée de la dégradation. Le contraste qu'il remarque entre le « vol blanc des infirmières » et la « couleur cuite des têtes et des mains sur le drap » intensifie le décalage entre la volonté de pureté et l'incapacité à la réaliser (Colette, 1991 : 194). Le blanc écrasant de cette atmosphère, la couleur de la pureté, de la paix, et l'odeur aseptisée, ne lui font pas oublier la différence qui existe entre un homme valide qui revient de la guerre et des « mutilés », ni une guerre désormais indélébile pour ceux qui l'ont vécue et qu'on lui demande pourtant de cacher, de masquer derrière sa médaille au symbolisme déchu. Même Léa est loin de se douter de la crise que traverse Chéri. Seuls un chien qui l'ignore (Colette, 1991 : 236) et un enfant ne sont pas dupes du néant qu'il traverse :

« Puis l'enfant se détourna, reprit dans la poussière des jouets souillés, et se mit à jouer au pied du banc, en supprimant Chéri de ce monde, alors Chéri se leva et s'en alla » (Colette, 1991 : 257). Colette qui ne choisit jamais ses caractérisations au hasard, attribue significativement l'impureté à l'enfance, grâce aux « jouets souillés ». La quête de pureté que mène Chéri n'a plus d'issue : si même l'enfance se met à jouer avec l'impur, le dégoût de Chéri n'est-il pas justifié ?

Dans un monde gagné par le pragmatisme, l'action et le cynisme, où l'éphémère et la frénésie des liaisons d'un soir ont remplacé l'amour, Chéri pleure la perte du seul être qu'il a aimé en « grand amoureux » (Colette, 1991 : 266). Il se livre tout entier aux sensations, entre dans « le silence et la contemplation » (Colette, 1991 : 195), se réfugie dans la couleur bleue de sa chambre : « Elle était telle qu'il la souhaitait, bleue, odorante, vouée au repos » (Colette, 1991 : 192), mais aussi s'adonne à l'attente et à la douleur : « Il avança moins vite et il s'amusa des rayons brisés, des zigzags d'or et des plumes de paon qui pendant quelques instants dansèrent, autour des lanternes, dans les larmes qui emplissaient ses yeux » (Colette, 1991 : 199). En vain. Sa posture de spectateur qui voudrait bien laisser le monde tourner sans lui le ramène fatalement à Léa et à sa déchéance. Chéri entraîne dans sa chute les mythes sur la « Belle Époque » ayant engendré un si terrible conflit et présage déjà de l'échec du sursaut de vitalité et d'énergie des Années Folles.

Références bibliographiques

- COLETTE (1986, 1^{ère} éd. 1919) *Mitsou, Œuvres Complètes*, Paris : Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade).
- , (1986, 1^{ère} éd. 1920) *Chéri, Œuvres Complètes*, Paris : Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade).
- , (1991, 1^{ère} éd. 1926) *La Fin de Chéri, Œuvres Complètes*, Paris : Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade).
- 1984, 1986, 1991, 2001.
- CREMIEUX, B. (2011, 1^{ère} éd. 1931) *Inquiétude et reconstruction, Essai sur la littérature d'après-guerre (1931)*, Texte présenté et annoté par Catherine Helbert, Paris, Gallimard (Les Cahiers de la NRF).
- FELL, A. S. (2005) « Life after Léa: war and trauma in Colette's *La Fin de Chéri* », *French Studies*, Vol. LIX, n°4, p. 495–507.

FOREST, M. (2004) *La condition masculine dans le roman français de l'entre deux-guerres — Le temps des vacillements*, Lyon, CyberDocs : http://theses.univ-lyon2.fr/documents/lyon2/2004/forest_m#p=0&a=top